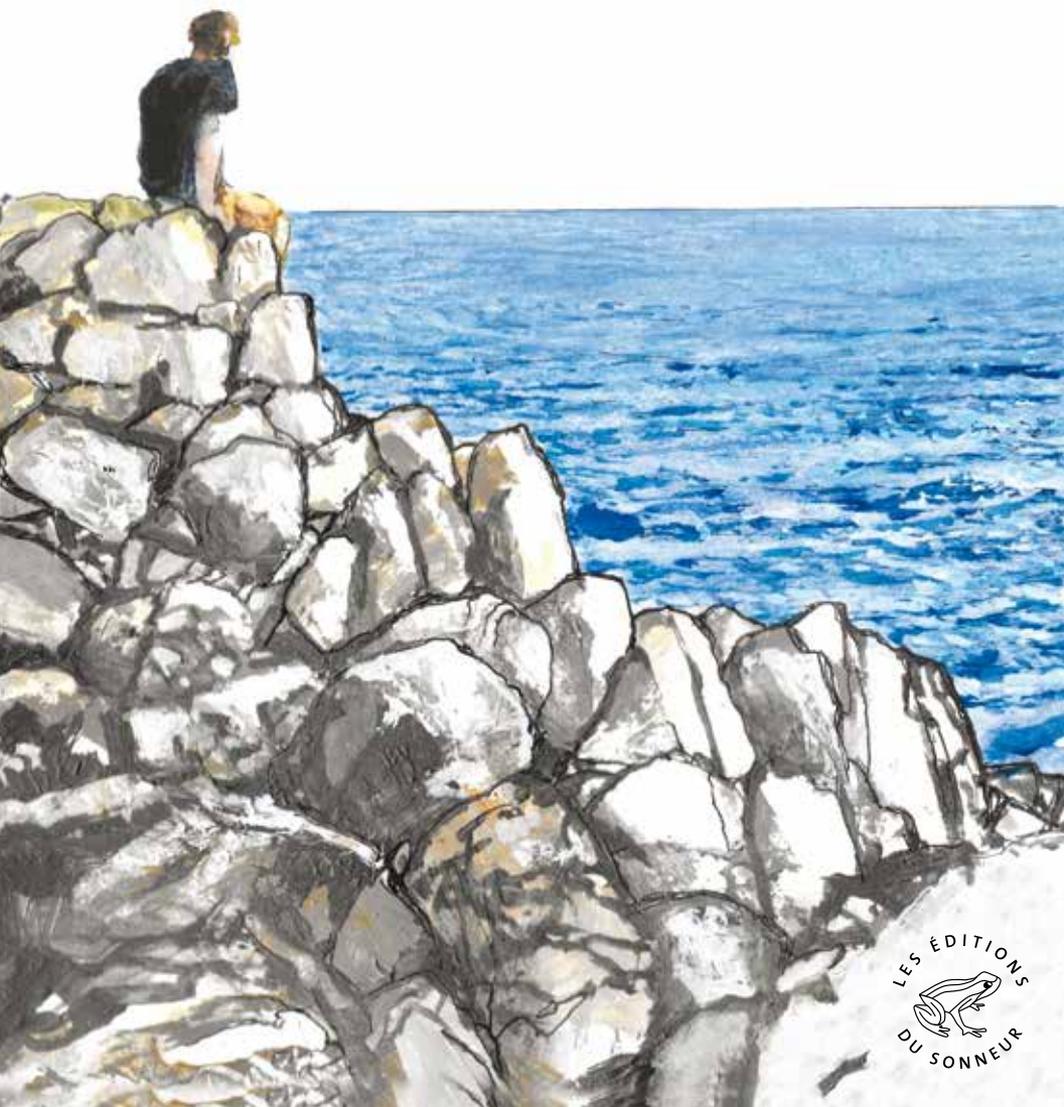


une pincée de confettis

Edmond Baudoin



LES ÉDITIONS
DU SONNEUR





une pincée
de confettis

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

J'ai pas tous les mots

Collection Ce que la vie signifie pour moi, 2021



© Les Éditions du Sonneur

ISBN : 978-2-37385-330-8

Dépôt légal : septembre 2025

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Illustration de couverture : Edmond Baudoin

Les Éditions du Sonneur

www.editionsdusonneur.com

une pincée de confettis

Edmond Baudoin

Illustrations de l'auteur



Le temps de gestation se termine le dernier jour pour les humains. Et comme dans le temps où nous étions dans le ventre de la mère, au cours de l'existence, les moindres bruits influencent le fœtus que nous sommes restés, ces bruits s'inscrivent en nous définitivement, ils nous font aller de-ci, de-là, nous construisent et nous déconstruisent, et puis s'en vont, au-delà de nous.



PIERO

C'est le prénom de mon frère, il a dix-huit mois de moins, il est souvent plus grand. Piero, c'est aussi le titre d'une de mes bandes dessinées, qui chante notre enfance, l'hiver à Nice, l'été à Villars-sur-Var, un village à cinquante kilomètres au nord de la ville, sur la route qui va vers Dignes.

Nous avons cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze ans...

Nous dormons dans la même chambre, à Nice dans le même lit. « Cul et chemise », nous sommes.

Nos jours, c'est les heures d'école, qu'on n'aime pas, ensuite on dessine. On barbouille, on s'applique, on se recopie, on se plonge dans le dessin, on rêve avec lui, c'est notre univers.

Piero est malade, une coqueluche s'est installée dans ses poumons, elle est devenue bronchite chronique.

« Fragile comme du papier à musique » dit Jeanne, notre maman. Novembre, décembre, janvier, février et mars sont dangereux pour Piero, les vents froids et les microbes

l'épient aux coins des rues. Notre univers, c'est le nid de notre chambre.

Une chambre-atelier où le temps n'existe pas.

On la quitte à contrecœur pour la corvée de l'école et le dimanche – ce jour-là nous devons aller respirer « le bon air » au mont Boron, une colline dominant Nice.

Mais chaque soir, Jean, notre père extraordinaire, y vient avec une histoire. Chaque soir avec le nouvel épisode d'une saga.

Les aventures rocambolesques d'un jeune homme voyageant d'Amérique en Chine, au Japon, en Afrique. Elles se sont étalées sur mille ans, j'en suis certain.

Jean invente les différents actes de cette mythologie en revenant à pied de son bureau. Il n'a pas de voiture, ne prend pas le bus par économie.

Dans la lumière de la lampe à chevet, les fleurs imprimées sur la tapisserie deviennent des territoires, des îles, des pays séparés par des mers, des océans. Jean, avec un doigt, nous indique les itinéraires de son héros qui est lui, il nous semble.

Après l'histoire, Jean nous embrasse, éteint la lumière, alors, dans le noir des volets fermés, nous jouons à deviner l'épisode du lendemain, et puis ça dévie sur n'importe quoi.

La mère vient derrière la porte :

– Chhhhhhhhhut, il faut dormir maintenant, demain il y a l'école.

On n'entend pas.

Et puis le « monsieur du sable » passe.

Mais il arrive, quand un microbe – même « gentil » – a trouvé refuge chez Piero, que le catarrhe envahisse ses bronches, alors la toux le réveille.

Dans ce cas, en chien de fusil, dans son dos, je l'enlace, mets les mains sur sa poitrine et en silence, je lui dis :

– Piero, tu vois, mes poumons touchent les tiens, on est collés, alors c'est facile, tu fais entrer ta maladie dans ma poitrine. Je suis fort, je vais la tuer.

Je n'ai pas réussi, mais un peu de Piero s'est infiltré en moi, un peu de moi en lui.

COMPTINE

En 1952-1953, j'ai dix, onze ou douze ans. C'est un début d'après-midi, l'été. Il fait chaud, Piero est sur la place avec ceux de la bande, les copines et les copains.

De ne pas être avec eux est une injustice qui me ronge.

Je suis enfermé dans la pénombre d'une chambre où quatre rayons de soleil se projettent sur le satin du couvre-lit des parents. Ils surgissent de quatre trous usinés à la

chignole dans un volet peint en marron, des poussières tranquilles évoluent dans ces rayons, ce sont mes amies. Le lent déplacement des cercles lumineux sur le lit m'informe du temps qui passe.

Un temps où je chantonne « Fais dodo, Colas mon p'tit frère, fais dodo, t'auras du lolo... » au-dessus d'un berceau que je balance doucement. Une grosse mouche noire m'accompagne de son bourdonnement.

Dans le berceau, il y a Jean-Claude. C'est le bébé de mon grand frère Jeannot, il vit en Suisse.

Jeanne, ma mère, sa grand-mère, le garde tout l'été, elle est au lavoir, nous n'avons pas de machine à laver, je suis de corvée.

Quand je n'étudie pas les rayons de soleil, j'observe les paupières de Jean-Claude, elles se joignent comme à regret l'une à l'autre. Mais si ma voix déraille ou si je change le rythme du balancement, ses pupilles se rouvrent, et je dois tout recommencer : « Maman est en haut, qui fait des gâteaux, Papa est en bas... » Le pire, c'est quand la sirène de la caserne des pompiers appelle les volontaires pour un accident sur la route nationale en contrebas de Villars.

Là, c'est dur. Jean-Claude se réveille vraiment et son sommeil perturbé le fait pleurer – pas longtemps, je chante plus fort puis retourne au murmure.

Le berceau couine un peu, cette musique, mêlée au vol de la mouche, est ma compagne. Il advient toujours un moment où il ne reste plus qu'un filet de brillance entre les cils de Jean-Claude, alors la comptine se termine dans un souffle, ma main arrête d'aller d'avant en arrière.

Le bébé dort.

Mon supplice est terminé, Jeanne va revenir du lavoir, je vais enfin retrouver la bande.

Jean-Claude sera père de deux filles et même grand-père.

Le souvenir de nos dialogues dans la pénombre d'une chambre est l'un des plus chers de mon enfance.

DEUX GIFLES

Jeanne est revenue du lavoir. Ma liberté se profile.

– Maman, Jean-Claude dort, je peux y aller ?

– Tu peux, merci Momon. (Momon, c'était mon surnom.)

Un demi-tour sur moi-même et je sors, mes jambes sont des ressorts, je suis dans le monde de tous les possibles.

Notre maison est en haut du village, en bas, la place m'attend, n'attend que moi.

Dehors, ça ressemble à l'Italie, les ombres sont dures, la lumière comme un couteau, ça sent le soleil, les ânes dans les écuries, les relents de nourriture.

Je dévale des ruelles étroites, des escaliers avec de longues marches, impossibles pour les voitures. Je les survole. Je sais au millimètre près où mon pied gauche doit se poser pour rebondir ; une fois en l'air, je jette ma jambe droite en sachant exactement où mon talon atterrira pour m'envoler une nouvelle fois.

C'est une danse, une fête. Je vais retrouver Michel, Christiane, Marianne, Jean-Pierre, Piero, Alain, Jacquie, Josette, Marcel, Gérard, Julie, ma tête et mon cœur sont mille tambours.

Les copains, les amies jusqu'à la fin du monde. On se retrouve d'été en été, c'est comme des frères.

Dans le début des années 1950, les vacances durent près de trois mois. Des semaines et des semaines d'allégresse, de jeux, balades, bains dans la rivière ou le lavoir, parties de boules, dessins avec Piero, tours à vélo, anniversaires, bals. Des amis pour la vie.

Une espèce de Paradis.

Encore un virage et ce sera la rue du marché, elle s'ouvre sur la place avec ses platanes, sa fontaine, mon but.

Je croise Antoine. Un vieux monsieur d'au moins cinquante ans, un paysan qui revient de son jardin avec des courgettes et des tomates dans son panier.

Il m'appelle.

– Viens un peu ici petit.

C'est un adulte, j'obéis, Je bloque ma course.

Essoufflé, je « viens » vers ce vieux.

Et je reçois une gifle qui m'envoie contre la porte d'une écurie.

– La prochaine fois que tu passes devant moi, tu me diras bonjour.

À Paris, souvent, dans la rue, je dis bonjour, on me regarde quelquefois bizarrement.

La seconde gifle.

Je suis en sixième, je suis plus vieux que la plupart des élèves de la classe, normal, j'ai redoublé une fois en primaire. Je suis d'ailleurs très mauvais élève en cette première année de collège. Si mauvais qu'au mois de juin, l'ensemble des professeurs estime que je ne pourrai pas suivre: je serai renvoyé dans le primaire, où je passerai le certificat d'études pour ensuite finir mon cursus scolaire en apprentissage.

J'ai consacré ma scolarité presque uniquement au dessin.

Quand j'étais en manque de papier, mes plumes saturaient de gribouillis la surface en bois de ma table. Les instituteurs avaient observé avec intérêt cette occupation, et

d'année en année, la même table me suivait dans les différentes classes.

Une seule chose retenait mon attention, les cartes de géographie accrochées aux murs.

Pourtant, c'est la géographie qui m'a dispensé la seconde gifle.

C'est un matin, les fenêtres de la classe donnent sur le port de Nice, j'observe avec attention le vol des mouettes, le ciel est bleu. Je m'interroge : comment exprimer avec des traits cette légèreté blanche traversant l'espace. Quand mon voisin me donne un coup de coude :

– Le prof t'appelle.

Je quitte mon étude sur les volatiles ; effectivement, le professeur de géographie m'invite à venir sur l'estrade. J'y vais. Il me pose une question sur une leçon concernant un fleuve allemand faisant frontière avec l'Alsace. Je devrais avoir une réponse, j'aurais dû apprendre quelque chose.

Je reste muet. Il me demande pourquoi.

Je suis honnête :

– Je ne l'ai pas appris.

Et là, un peu la même gifle qu'à Villars, j'en tombe de l'estrade, le professeur se précipite, me relève, la classe est silencieuse.

Depuis, je mens souvent.